3e Année. — N° 16 20 Août 1897

Le PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de deux à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

CAISSE DE SECOURS DU « PROGRÈS SPIRITE »

Nous avions en caisse, au 5 août	61 fr.
Depuis, nous avons reçu de :	
Mme Françoise J. à Paris	10 »
Mme Henry, à Paris	5 »
Total	76 »
Nous avons distribué à deux familles nécessiteuses	15 »
En caisse à ce jour	61 »

DISCUSSION

Le « Phare de Normandie », dans son numéro de ce mois, publie les lignes suivantes de notre confrère et ami Albert La Beaucie :

« Un de nos abonnés m'a écrit de Paris, le 5 juillet :

« Cher Monsieur La Beaucie,

« Je lis toujours avec plaisir vos articles, mais je ne partage nullement votre appréciation sur la malheureuse catastrophe du Bazar de la Charité. Vous dites : « J'admets que certaines victimes accomplissaient une mission acceptée d'avance, mais les autres ont été fauchées au hasard, et comme elles ont subi une peine imméritée, une rémunération éclatante les attend là-haut. »

« Permettez-moi, cher Monsieur, de protester énergiquement contre ce mot de « hasard » qui ne devrait jamais figurer dans une revue spirite. Les déductions ont l'inconvénient de conduire quelquefois un peu loin !

« Dieu étant infiniment bon et juste, ne doit et ne peut permettre une fin aussi cruelle et *imméritée*. Laissons cette manière de procéder aux hommes qui dans cette circonstance me rappellent un fait douloureux de la Saint-Barthélemy. On avait fait des prisonniers protestants et catholiques ; on demanda au chef des « massacreurs » : « Que faut-il en faire ? — « Brûlez-les tous, répondit-il, Dieu reconnaîtra les siens. » — Dieu, qui est notre père, ne peut, je crois, agir de même vis-à-vis de ses enfants ! !

« Agréez, cher Monsieur, mes salutations fraternelles.

« Un abonné. »

M. Albert La Beaucie répond, dans le même numéro du *Phare de Normandie* :

« Je n'ai pas l'intention de revenir sur une question dont on a déjà longuement parlé, et dont la solution, relevant du mystère, semble dépasser les limites de notre entendement borné. Mais un correspondant inconnu ayant cru devoir relever le mot « hasard » introduit dans mon article, je tiens à m'expliquer sur ce point.

« Un mot est toujours nécessaire pour exprimer une idée. Tout dépend du sens qu'on veut donner à ce mot. Or, l'idée du « hasard » n'éveille nullement en moi la conception d'un être chimérique, agissant arbitrairement pour produire tels ou tels effets. Encore moins partagerais-je l'opinion matérialiste émise par Epicure et son école, qui expliquent le monde par le « hasard » ou concours fortuit de circonstances. Le hasard, pour moi, c'est l'effet de circonstances indépendantes de nous, que nous ne pouvons ni empêcher, ni prévoir, et dont la cause *directe* ne vient pas de la volonté de Dieu, mais de l'accomplissement de ses lois générales.

« A. L. B. »

Notre sympathique confrère confond le hasard avec l'imprévu de la destinée. Mais

la destinée existe et l'homme ne saurait échapper à son action, dans les grandes lignes de sa vie.

La question posée comme la pose notre confrère semble établir une ligne de démarcation entre la volonté de Dieu et l'accomplissement de ses lois générales, ce qui est une impossibilité. Les lois générales qui régissent l'univers ne peuvent qu'être entièrement d'accord avec la volonté de Dieu. Supposer le contraire, isoler la loi de Dieu, ou Dieu de la loi, c'est déclarer Dieu inutile dans le gouvernement du monde.

Or, l'action divine est permanente, et nous ne saurions la nier, car ce serait nier du même coup l'efficacité de la prière, l'utilité des rapports entre la créature et le Créateur.

Dès lors, nous devons faire remonter à Dieu même la responsabilité des lois générales qu'il a créées ; il faut donc que ces lois, quand elles frappent, frappent justement. Sans quoi, c'est Dieu lui-même que nous pourrions accuser. Il n'y a point de hasard. Le hasard, pour les spirites, est un mot vide de sens. Tout est prévu, tout est coordonné pour ainsi dire à l'avance dans les événements qui s'accomplissent. Dieu veille et voit. C'est notre conviction profonde, étayée sur un grand nombre de preuves et sur notre propre expérience. Les Esprits ne sont que les missionnaires de la volonté divine, et voici ce que dit Allan Kardec au sujet de leur action parmi nous. (Livre des Esprits, page 227) :

« Nous nous figurons à tort que l'action des Esprits ne doit se manifester que par des phénomènes extraordinaires ; nous voudrions qu'ils nous vinssent en aide par des miracles, et nous nous les représentons toujours armés d'une baguette magique. Il n'en est point ainsi ; voilà pourquoi leur intervention nous paraît occulte, et ce qui se fait par leur concours nous semble tout naturel. Ainsi, par exemple, ils provoqueront la réunion de deux personnes *qui paraîtront se rencontrer par hasard : ils inspireront à quelqu'un la pensée de passer par tel endroit* ; ils appellent son attention sur tel point, *si cela doit amener le résultat qu'ils veulent obtenir ;* de telle sorte que l'homme, ne croyant suivre que sa propre impulsion, conserve toujours son libre arbitre. »

Ce qui revient à dire que, sans croire à une fatalité rigoureuse, nous devons admettre la loi de la destinée dans le concours des circonstances qui nous environnent et qui sont, la plupart du temps, indépendantes de notre volonté.

En ce qui touche aux catastrophes qui déciment un peuple, une cité, nous pouvons dire qu'elles sont également prévues, non-seulement de Dieu même, mais de toute une catégorie d'Esprits avancés qui ont mission de diriger notre planète. Nous n'en voulons pour preuves que les prophéties concernant l'incendie du Bazar de la Charité, prophéties absolument précises et qui ont été reproduites par les journaux.

— Etant donnée votre doctrine, nous répondra-t-on, comment concevoir que la volonté de Dieu, ou celle des Esprits, ait pu réunir sur un même point, au moment voulu, tant d'êtres voués à une mort fatale?

— Cela paraît extraordinaire à première vue. Puis, on réfléchit et on change d'opinion, surtout quand on est médium et qu'on se rend compte de la facilité qu'ont les Esprits d'agir sur nous. Chacun de nous n'a-t-il pas ses guides, ses esprits familiers, ses parents ou amis désincarnés ? Chacun de nous reçoit aussi l'influence fluidique des Etres spirituels que Dieu charge de l'exécution de ses lois. Or, si nous devons périr d'une mort violente, nous serons dirigés par eux de la façon qu'il faudra pour que nous ne puissions échapper à cette mort.

Citons encore Allan Kardec (Livre des Esprits, page 227) :

« 526. Les Esprits ayant une action sur la matière, peuvent-ils provoquer certains effets en vue de faire accomplir un événement ? Par exemple, un homme doit périr : il monte à une échelle, l'échelle se brise et l'homme se tue ; sont-ce les Esprits qui ont fait briser l'échelle pour accomplir la destinée de cet homme ?

« — Il est bien vrai que les Esprits ont une action sur la matière, mais pour l'accomplissement des lois de la nature et non pour y déroger en faisant surgir à point nommé un événement inattendu et contraire à ces lois. Dans l'exemple que tu cites, l'échelle s'est rompue parce qu'elle était vermoulue, ou n'était pas assez forte pour supporter le poids de l'homme ; s'il était dans la destinée de cet homme de périr de cette manière, ils lui inspireront la pensée de monter à cette échelle qui devra se rompre sous son poids, et sa mort aura lieu par un effet naturel sans qu'il soit besoin de faire un miracle pour cela. »

Ce qui est vrai pour chacun de nous en particulier, n'est pas plus difficile à admettre pour une collectivité destinée à périr dans une catastrophe. Ces victimes, connues, marquées à l'avance pour cette fin, c'est-à-dire désignées, par leur passé ou par leur avenir, à une mort qui les délivre de

leurs souillures morales ou les prépare à une vie plus haute, ces victimes vont, comme d'elles-mêmes, vers le but qui leur a été désigné et où la mort les prend et les broie. C'est cruel, me direz-vous ?

Je connais bien d'autres choses cruelles devant lesquelles je suis obligé de m'incliner, parce qu'elles sont dans les lois de notre monde inférieur. Nous sommes soumis, ici-bas, aux épreuves les plus dures. Ne devons-nous pas supporter la guerre, les fléaux, les maladies, les accidents et, parfois, les flèches de la jalousie et les morsures de la haine ? Qui songe à en faire remonter la responsabilité à Dieu même ? Quand nous sommes descendus sur cette terre barbare pour nous y laver de nos fautes passées ou acquérir plus de mérites et de vertus, nous savions que la lutte et la douleur seraient notre partage. Acceptons le sort que nous nous sommes fait nous-même par nos actes antérieurs. Ne nous rejetons pas derrière le hasard pour avoir l'air d'excuser Dieu. Le hasard existe si peu que, dans cette affreuse catastrophe du Bazar de la Charité, les personnes qui ne devaient pas périr ont été averties intuitivement. Elles ont quitté le lieu de l'horrible supplice avant que la catastrophe éclatât, ou bien elles ont été détournées d'y venir, ou encore elles ont pu être sauvées.

En revanche, plusieurs de celles qui devaient périr en ont eu le pressentiment. Témoin cette religieuse annonçant à ses compagnes qu'elle rentrerait, le soir, le corps entièrement carbonisé.

Comment parler de hasard après cela ?

Croyez-vous que les guides de Jeanne d'Arc ignoraient qu'elle monterait sur un bûcher ? — Non assurément. — Et l'ont-ils empêchée d'y monter ? — Pas davantage. Il fallait que notre grande héroïne fût sacrée par son martyre, qu'elle s'élevât plus haut encore dans l'admiration des hommes auxquels elle servait d'exemple.

Toute souffrance n'est pas forcément une expiation.

Ne voyons-nous pas souffrir plus que les autres les natures sensibles et bonnes ? Dieu châtie ceux qu'il aime pour les faire avancer sur la route du progrès. Plus on s'élève, dans ce monde, plus on est en butte à la jalousie des sots, aux outrages et à la haine des méchants. Plus on souffre par conséquent. On peut donc dire que si la souffrance est une expiation, elle est aussi la clef de l'avenir, qui ouvre toutes les portes conduisant à la perfection et au bonheur.

« La douleur est l'aiguillon qui pousse l'homme en avant dans la voie du progrès.» (La Genèse, page 69, § 5)

Jésus, Jeanne d'Arc, tous les grands martyrs de l'humanité expiaient-ils leur passé dans les souffrances qui ont marqué la fin de leur carrière ? Non ; ils ajoutaient un fleuron à leur couronne de gloire. Qui nous dit que, parmi les victimes de l'incendie de la rue Jean Goujon, beaucoup n'étaient pas marquées de ce sceau mystérieux qui les désignait à une mort violente, non certes pour expier, mais pour s'élever, par une suprême épreuve nécessaire à leur âme, à un état d'avancement plus grand, qu'atteignent plus rapidement les martyrs et les héros.

Qu'on veuille bien creuser cette idée d'avancement par la souffrance. Elle ne contredit pas l'idée d'expiation, mais elle montre, à côté du châtiment mérité, l'épreuve destinée à nous perfectionner et qui n'est plus une expiation, mais, souvent, un sacrifice volontaire. Et ne croyez pas que ces épreuves soient infligées au hasard : elles sont, au contraire, distribuées avec une rigoureuse justice, suivant les besoins des âmes qui ont à les subir. Qui ne sent d'ailleurs que le « hasard » introduit pour si peu que ce fût dans l'univers, ce serait la fin de tout ordre, la négation de la prévoyance divine, la résurrection du chaos ?

Dans l'un comme dans l'autre cas, — épuration ou expiation — la justice de Dieu ne saurait être compromise par les événements cruels qui nous frappent. Dans le cas de l'expiation, elle ne fait que punir des coupables pour les régénérer ; dans le cas de l'épuration, elle prépare, par la souffrance, l'épanouissement glorieux des belles âmes dans l'immortalité bienheureuse qui leur est réservée.

A. LAURENT DE FAGET.

DIEU

IV

LA VUE DE DIEU

31. — Puisque Dieu est partout, pourquoi ne le voyons-nous pas ? Le verrons-nous en quittant la terre ? Telles sont les questions qu'on se pose journellement.

La première est facile à résoudre ; nos organes matériels ont des perceptions bornées qui les rendent impropres à la vue de certaines choses, même matérielles. C'est ainsi que certains fluides échappent totalement à notre vue et à nos instruments d'analyse, et pourtant nous ne doutons pas de leur existence. Nous voyons les effets de la peste, et nous ne voyons pas le fluide

qui la transporte ; nous voyons les corps se mouvoir sous l'influence de la force de gravitation, et nous ne voyons pas cette force.

32. — Les choses d'essence spirituelle ne peuvent être perçues par des organes matériels ; ce n'est que par la vue spirituelle que nous pouvons voir les Esprits et les choses du monde immatériel ; notre âme seule peut donc avoir la perception de Dieu. Le voit-elle immédiatement après la mort ? C'est ce que les communications d'outre-tombe peuvent seules nous apprendre. Par elles, nous savons que la vue de Dieu n'est le privilège que des âmes les plus épurées, et qu'ainsi bien peu possèdent, en quittant leur enveloppe terrestre, le degré de dématérialisation nécessaire. Une comparaison vulgaire le fera aisément comprendre.

33. — Celui qui est au fond d'une vallée, plongé dans une brume épaisse, ne voit pas le soleil ; cependant, à la lumière diffuse il juge de la présence du soleil. S'il gravit la montagne, à mesure qu'il s'élève, le brouillard s'éclaircit, la lumière devient de plus en plus vive, mais il ne voit pas encore le soleil. Ce n'est qu'après s'être complètement élevé au-dessus de la couche brumeuse, que, se trouvant dans un air parfaitement pur, il le voit dans toute sa splendeur.

Ainsi en est-il de l'âme. L'enveloppe périspritale, bien qu'invisible et impalpable pour nous, est pour elle une véritable matière, trop grossière encore pour certaines perfections. Cette enveloppe se spiritualise à mesure que l'âme s'élève en moralité. Les imperfections de l'âme sont comme des couches brumeuses qui obcurcissent sa vue ; chaque imperfection dont elle se défait est une tache de moins, mais ce n'est qu'après s'être complètement épurée qu'elle jouit de la plénitude de ses facultés.

34. — Dieu, étant l'essence divine par excellence, ne peut être perçu dans tout son éclat que par les Esprits arrivés au plus haut degré de dématérialisation. Si les Esprits imparfaits ne le voient pas, ce n'est pas qu'ils en soient plus éloignés que les autres ; comme eux, comme tous les êtres de la nature, ils sont plongés dans le fluide divin, comme nous le sommes dans la lumière ; seulement leurs imperfections sont des vapeurs qui le dérobent à leur vue ; quand le brouillard sera dissipé, ils le verront resplendir ; pour cela, ils n'auront besoin ni de monter, ni d'aller le chercher dans les profondeurs de l'infini ; la vue spirituelle étant débarrassée des taies morales qui l'obscurcissaient, ils le verront en quelque lieu qu'ils se trouvent, fût-ce même sur la terre, car il est partout.

35. — L'Esprit ne s'épure qu'à la longue, et les différentes incarnations sont les alambics au fond desquels il laisse à chaque fois quelques impuretés. En quittant son enveloppe corporelle, il ne se dépouille pas instantanément de ses imperfections ; c'est pourquoi il en est qui, après la mort, ne voient pas plus Dieu que de leur vivant ; mais à mesure qu'ils s'épurent, ils en ont une intuition plus distincte ; s'ils ne le voient pas, ils le comprennent mieux : la lumière est moins diffuse. Lors donc que des esprits disent que Dieu leur défend de répondre à telle question, ce n'est pas que Dieu leur apparaisse, ou leur adresse la parole pour leur prescrire ou leur interdire telle ou telle chose, non ; mais ils le sentent ; ils reçoivent les effluves de sa pensée, comme cela nous arrive à l'égard des Esprits qui nous enveloppent de leur fluide, quoique nous ne les voyions pas.

36. — Aucun homme ne peut donc voir Dieu avec les yeux de la chair. Si cette faveur était accordée à quelques-uns, ce ne serait qu'à l'état d'extase, alors que l'âme est autant dégagée des liens de la matière que cela est possible pendant l'incarnation. Un tel privilège ne serait d'ailleurs celui que des âmes d'élite, incarnées en mission et non en *expiation*. Mais comme les Esprits de l'ordre le plus élevé resplendissent d'un éclat éblouissant, il se peut que des Esprits moins élevés, incarnés ou désincarnés, frappés de la splendeur qui les entoure, aient cru voir Dieu lui-même. Tel on voit parfois un ministre pris pour son souverain.

37. — Sous quelle apparence Dieu se présente-t-il à ceux qui se sont rendus dignes de cette faveur ? Est-ce sous une forme quelconque ? sous une figure humaine, ou comme un foyer resplendissant de lumière ? C'est ce que le langage humain est impuissant à décrire, parce qu'il n'existe pour nous aucun point de comparaison qui puisse en donner une idée ; nous sommes comme des aveugles à qui l'on chercherait en vain à faire comprendre l'éclat du soleil. Notre vocabulaire est borné à nos besoins et au cercle de nos idées ; celui des sauvages ne saurait dépeindre les merveilles de la civilisation ; celui des peuples les plus civilisés est trop pauvre pour décrire les splendeurs des cieux, notre intelligence trop bornée pour les comprendre et notre vue trop faible en serait éblouie.

ALLAN KARDEC.

(Extrait de son ouvrage : *La Genèse selon le Spiritisme*).

AIR ET PAROLES DU ROI HENRI III

(Suite) (*)

A la suite des paroles, le *Grand Journal* a inséré la musique que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici ; mais comme elle est actuellement en vente, il sera facile aux amateurs de se la procurer.

M. Albéric Second termine son récit par ces mots : « Mystère que nous n'osons pas approfondir ! » Et pourquoi ne l'osez-vous pas? Voilà un fait dont l'authenticité vous est démontrée, ainsi que vous le reconnaissez vous-même, et parce qu'il touche à la vie mystérieuse d'outre-tombe, vous n'osez pas en rechercher la cause ? vous tremblez de le regarder en face ? Avez-vous donc, malgré vous, peur des revenants, ou craignez-vous d'acquérir la preuve que tout n'est pas fini avec la vie du corps ? Il est vrai que pour un sceptique qui ne voit rien et ne croit à rien au delà du présent, cette cause est assez difficile à trouver. Cependant, par cela même que ce fait est plus étrange et paraît s'écarter des lois connues, il doit d'autant mieux faire réfléchir, éveiller tout au moins la curiosité. On dirait vraiment que certaines gens ont peur de voir trop clair, parce qu'il leur faudrait convenir qu'ils se sont trompés. Voyons cependant les déductions que tout homme sérieux peut tirer de ce fait, abstraction faite de toute idée spirite.

M. Bach reçoit un instrument dont il constate l'antiquité, ce qui lui cause une grande satisfaction. Préoccupé de cette idée, il est naturel qu'elle provoque un rêve ; il voit un homme dans le costume du temps, touchant de cet instrument et chantant un air de l'époque ; rien assurément là qui ne puisse, à la rigueur, être attribué à l'imagination surexcitée par l'émotion et le souvenir de la veille, surtout chez un musicien.

Mais ici le phénomène se complique : l'air et les paroles ne peuvent être une réminiscence, puisque M. Bach ne les connaissait pas. Qui donc a pu les lui révéler, si l'homme qui lui est apparu n'est qu'un être fantastique sans réalité ? Que l'imagination surexcitée fasse revivre en la mémoire des choses oubliées, cela se conçoit ; mais aurait-elle donc le pouvoir de nous donner des idées nouvelles ; de nous apprendre des choses que nous ne savons pas, que nous n'avons jamais sues, dont nous ne nous sommes jamais occupés ? Ce serait là un fait d'une haute gravité, et qui vaudrait bien la peine d'être examiné, car ce serait la preuve que l'esprit agit, perçoit et conçoit indépendamment de la matière. Passons encore là-dessus, si l'on veut ; ces considérations sont d'un ordre si élevé et si abstrait, qu'il n'est pas donné à tout le monde de les scruter, ni même d'y arrêter sa pensée.

Venons au fait le plus matériel, le plus positif, celui de cette même musique écrite avec les paroles. Est-ce là un produit de l'imagination ? La chose est là, palpable, sous les yeux. C'est ici qu'un examen scrupuleux des circonstances est indispensable. Pour ne pas nous lancer dans le champ des hypothèses, disons, avant d'aller plus loin, que M. Bach, que nous n'avions pas l'honneur de connaître, a bien voulu prendre la peine de venir nous voir et nous soumettre l'original de la pièce en question. Nous avons donc pu recueillir, de sa bouche, tous les renseignements nécessaires pour éclairer notre opinion, en même temps qu'il a rectifié sur quelques points le compte rendu du journal.

Tout s'est bien passé dans le rêve comme il est indiqué ; mais ce n'est pas dans cette même nuit que le papier a été apporté. Le lendemain, M. Bach cherchait à se rappeler l'air qu'il avait entendu ; il se mit à son épinette et parvint à noter la musique, quoique imparfaitement. Environ trois semaines après, le même individu lui apparut une seconde fois ; cette fois il chanta la musique et les paroles, et lui dit qu'il allait lui donner un moyen pour les fixer dans sa mémoire. C'est alors qu'à son réveil il trouva le papier sur son lit. S'étant levé, il déchiffra cet air sur son instrument et reconnut que c'était bien celui qu'il avait entendu, ainsi que les paroles, dont il ne lui était resté qu'un souvenir confus.

(*Revue spirite* de juillet 1865) (à suivre)

(*) Voir notre numéro du 5 août.

PRÉDICTIONS RÉALISÉES

La princesse Sophie et sa sœur Marie (qui fut plus tard reine de Naples), la première âgée de dix-sept ans et la dernière de dix-neuf, habitaient, avec leur père le prince Maximilien, le château de Possenhofen situé dans une magnifique contrée de la Bavière. Un jour, les deux princesses firent en société d'une dame de compagnie, une promenade en voiture dans les environs de Possenhofen. Etant fatiguées par une chaleur accablante du mois de juillet, les trois dames descendirent à une auberge et se firent servir un repas sous la véranda. Une vieille bohémienne les aperçut, s'approcha timidement, les priant de lui per-

mettre de dire la bonne aventure. Les princesses acquiescèrent ; la bohémienne s'approcha, prit la main de la princesse Marie qui souriait d'un air incrédule, la considéra pendant un certain temps et dit : « A toi, ma chère enfant, il t'arrivera ce qui est considéré dans ce bas monde comme le suprême bonheur... tu auras la gloire, les richesses et les honneurs... tu seras reine... Tu ne porteras pas longtemps la couronne... tu la perdras... et tu ne seras pas si heureuse qu'on le peut croire.... Tu auras beaucoup d'ennemis... tu essuieras maintes déceptions, mais avec une rare énergie et un courage étrange chez une femme, tu supporteras ces misères, on te considérera comme une héroïne... Tu atteindras un âge avancé... Méfie-toi des hommes *rouges*... La couleur rouge te portera malheur ! »

La princesse Marie souriait, avec incrédulité, à cette prédiction de la vieille sorcière ; cependant, dix-sept ans plus tard, étant épouse du roi François II de Naples, pendant le siège de Gaëte, elle fut persuadée que la prédiction était juste.

. . . .

Le roi François II de Naples fut assiégé à Gaëte par les hommes rouges (les Garibaldiens) en 1861, et forcé après une résistance héroïque de capituler. Pendant le siège, la reine montra beaucoup de courage et d'énergie. Le roi François II perdit la couronne le 12 février 1861.

. . . .

Je reviens à mon récit :

« La vieille bohémienne se tournant alors du côté de la princesse Sophie, la pria de lui donner la main droite. La princesse effrayée hésitait, mais pressée par les supplications de la vieille, elle se décida enfin. La bohémienne regarda fixement la jeune fille et, après quelques instants, prit sa main droite et dit : « Toi, ma mignonne, tu seras aussi entourée de gloire et de richesses... Il t'arrivera des choses plus grandes que celles de ta sœur... tu les perdras avant d'en jouir... Un « lion » te fera bien souffrir... tu verseras des larmes amères... et tes misères auront une fin... Tout se changera pour toi en joie et bonheur... et pendant beaucoup d'années tu jouiras d'une paix que rien n'altèrera. . Tu n'atteindras pas l'âge de ta sœur ici présente... Ce n'est pas l'eau qui est ton ennemi, c'est l'élément ennemi de l'eau...

Ici la vieille bohémienne fut interrompue par la dame de compagnie de la princesse qui, la voyant terrifiée, empêcha la sinistre et trop véridique prophétesse de continuer.

H. VERNIER.

(Tiré de l'*Echo du merveilleux* du 15 juillet 1897)

NOTA. — La princesse Sophie, dont il est question dans l'article qu'on vient de lire, n'est autre que la duchesse d'Alençon, qui périt si malheureusement dans l'incendie du Bazar de la Charité et qui, sœur de l'ex-reine de Naples, était également sœur de l'impératrice d'Autriche, de la princesse de Tarn et Taxis et de la comtesse de Tranie.

LA RÉDACTION.

Echos et Nouvelles

Nos amis du Hâvre nous prient de publier les lignes suivantes :

BAPTÊME SPIRITE

Le 12 juillet 1897, nous nous sommes réunis plusieurs spirites, pour célébrer la naissance de l'enfant de M. Le Petit à qui nous avons donné le nom d'Eugénie ; nous avons fait la prière à l'intention des Esprits protecteurs et pour les Esprits souffrants.

Puis nous avons prononcé ces paroles inspirées par les Esprits :

Nous qui connaissons les choses de la vie mieux que ce petit enfant, dont nous sommes responsables, commençons par appeler de bonnes influences autour de son berceau, afin de le placer sous leur protection.

Que le Seigneur guide et protège dans le chemin qu'il aura à parcourir sur la terre, cet esprit qu'il nous a confié ! Que ses parents, les amis et tous ceux qui l'entourent aident par le désir qu'ils en éprouvent, ce nouveau venu parmi nous, à atteindre le but dont il a encore l'âme toute pénétrée ! Que rien de ce que nous ferons, que ni paroles ni désir secret n'écarte de sa route l'enfant dont nous célébrons aujourd'hui la naissance et dont nous voudrions aussi consacrer au bien toute l'existence, afin que, grandi et purifié, cet esprit retourne dans l'espace, confiant en Dieu et fervent dans son adoration ..... Sois béni, petit enfant, par tous ceux dont le ciel a entouré les amis que l'affection rassemble en ce moment autour de toi. Grandis pour devenir bonne, sage et forte, forte surtout par le désir de consacrer le temps dont tu jouiras sur la terre à l'avancement du règne de Dieu.

En ce jour de bonheur, tes parents sentent le désir ardent de faire de toi la meilleure des femmes et pour ton éducation ils sont prêts à tous les sacrifices. Ah ! que souvent ils se rappellent cette heure où leur âme montait sans peine vers l'Eternel et que souvent aussi leur prière se répande en bénédictions pour toi. Tes guides en seront plus forts, leur action sur toi en sera plus efficace, ton âme en deviendra et plus

pure et plus vertueuse. Tous nous bénissons l'Enfant ici présent. Dieu le guidera s'il apprend à l'aimer et lui donne son cœur.

* * *

Curieuses prophéties, laissées, paraît-il, par un vieille négresse nommée Virginie, morte à la fin du siècle dernier aux environs de Boston.

« Vers la demie de l'an mil huit cent septante, les Germains envahiront le pays des Francs, et après guerres sanglantes, rapides en leur cours, durant lesquelles le chef des Francs connaîtra l'exil, ils mettront une première fois le siège devant Paris. — La grande ville ne se rendra pas, et, pendant cinq courses de Lune, souffrira des horreurs de la famine ; — après quoi les Germains entreront dans Paris, sans aller au cœur, qu'ils ne connaîtront pas, et on sera alors au commencement de la nouvelle période du soleil.

« Après ce premier siège il y en aura un second, et les Francs reprendront Paris, sur les Francs qui s'en étaient emparés... »

« Les Francs pénètreront dans la ville, conduits par un guerrier qui sera leur gouverneur. Les chevaux piétineront dans le sang, aux lueurs rouges des incendies ; et après reviendront le calme et la prospérité, pendant trente années, achetés par beaucoup d'or ; il n'y aura plus de guerre sans la volonté du peuple, qui, dix fois, changera de gouverneur, — le plus juste de tous étant frappé au cœur, d'un seul coup de poignard. — Puis après trente années de prospérité, reviendront les misères, la guerre et la famine, jusqu'à l'arrivée du sauveur, qui viendra du Nord, escorté par des cavaliers armés de lances ; il règnera durant cinq années dans l'abondance, et sa mort sera le signal du grand partage. »

Cette prophétie est déjà accomplie aux deux tiers. Quant au troisième... nous verrons bien !

(L'Echo du Merveilleux)

VISION TÉLÉPATHIQUE

Nous sommes heureux de constater que le robuste « Herald Australien » du Docteur Strong, publié à Melbourne, est attentif, et sympathiquement attentif, aux choses de l'occulte. Il a dernièrement publié une communication d'un Allemand, résidant à Melbourne, qui raconte l'impressionnante histoire suivante :

Il y a quelques mois j'entrais, à midi, dans une cathédrale de cette ville. C'est une de mes retraites favorites. Là, pendant que je priais, je rêvai d'un ami d'enfance que j'aimais beaucoup, et dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis notre séparation, il y a quelques années. Lorsque j'ouvris les yeux, je vis clairement et distinctement sa forme devant moi, transparente comme du verre, mais délimitée comme un dessin. Sa couleur était comme de la cire jaune, son profil aigu et ses yeux fermés. Pensant que ma vue, bonne en tout autre cas, me jouait un tour, je fermai mes yeux, je les frottai et je les rouvris. La forme de mon vieil ami était encore là comme auparavant. Je sortis de l'église, frappé de terreur. Cependant l'image me suivit, et, même en plein soleil, se tint près de moi pendant environ dix minutes, après lesquelles elle commença à devenir de moins en moins distincte, et finit par disparaître. Je ne puis décrire mon état d'esprit : je fus obligé de rentrer dans l'église pour reprendre possession de moi-même.

La nuit suivante j'eus un rêve étrange. Je me tenais près du lit de mort de ce même ami, lui demandant ce qu'il avait. « Quoi, me répondit-il, je viens de mourir. » « Tu es mort ! où donc ? » « Dans mon ancienne demeure. » « Ainsi je ne te reverrai plus. » « Quoi, répondit-il, je suis venu te voir aujourd'hui dans l'église. » Je me réveillai en larmes ; sa mort était devenue certaine pour moi.

Quelques semaines plus tard, je reçus une lettre d'un proche parent, qui contenait le post-scriptum suivant : « L'ami de votre jeunesse est mort maintenant. Il vous aimait beaucoup et pensait souvent à vous dans sa dernière maladie. »

(Light, 24 avril 1897)

UNE SÉANCE DE MATÉRIALISATION

La communication suivante a été envoyée par M. Philip Dick, de St Pierre, Minn., U. S. A., au docteur Alfred R. Wallace, qui a eu la bonté de nous l'envoyer pour être publiée :

Je désire vous faire part d'une séance à laquelle j'ai assisté dans la ville de Minneapolis, en août 1895. J'ai étudié le spiritualisme pendant plusieurs années, j'ai lu Perty, Carl du Prel, Zollner, Sargent, Home, votre propre ouvrage, et un grand nombre de moindre renom. J'ai lu aussi toutes les expériences de M. Crookes, mais je ne sais pas s'il les a jamais publiées en volume.

La séance à laquelle je fais allusion fut tenue dans un *camp-meeting* spirituel. Le bâtiment dans lequel elle eut lieu était un cottage en bois, et se composait d'une seule pièce d'environ 14 pieds sur 20. Dans le fait c'était simplement un box carré, sans aucun meuble. Il y avait environ trente-cinq à trente-six personnes, dont une vingtaine d'hommes, appartenant en majorité à la classe intelligente. J'étais moi-même sur un des sièges de devant, et je pouvais très bien voir. Il n'y avait pas de cabinet ; le médium allait et venait parmi nous. Elle s'agenouillait et priait et elle demandait aux esprits de venir en aide à ceux qui voudraient se matérialiser. Nous pûmes voir une forme, d'abord semblable à une tache blanche, qui grandit jusqu'à atteindre complètement la taille d'un homme, d'une femme ou d'un enfant. Comme différents esprits vinrent et appelèrent leurs amis pour causer avec eux, la personne appelée vint sur le devant et causa quelques minutes avec l'esprit qui, ensuite, disparut. Je vis au moins dix à douze esprits différents, et je les entendis causer avec leurs amis. J'ai assisté à des séances où les médiums étaient liés sur une chaise, les pieds placés dans un plat de farine, etc., mais je n'ai jamais lu ni vu quoi que ce soit de semblable à ceci : le médium était constamment au milieu des assistants.

Les portes et les fenêtres étaient attachées à l'intérieur, et personne n'aurait pu, par elles, pénétrer dans la chambre; en outre la pièce était suffisamment éclairée pour nous permettre de tout voir. Le médium était une Mrs Roberts, de Chicago, une femme d'environ quarante ans, pesant environ cent quarante livres; mais elle paraissait être un paquet de nerfs. Ce récit est vrai. Autrefois j'étais un matérialiste du type le plus complet.

(Light, 22 mai 1897)

N. D. L. R. — Cette séance de matérialisation vient à l'appui de la thèse soutenue par notre Rédacteur en Chef, dans son article sur le dernier ouvrage de M. Alexandre Aksakow. (Voir la Bibliographie à la fin du numéro.)

*
* *

La Croix. — Un journal qui n'a rien de la douce morale du Christ et qui cependant s'intitule « La Croix, » atteint, avec ses éditions régionales, un tirage de 1 150 120 exemplaires. A Paris seulement, il s'en débite plus de 150 000. Les Jésuites ont compris que la presse est une puissance, et ils en usent, pour leurs menées ténébreuses, avec une ardeur sans égale. Combien de temps faudra-t-il encore aux Spirites, dont la mission est toute de lumière et de vérité, pour qu'ils aient la même conviction et la même volonté persévérante?...

BIBLIOGRAPHIE

Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium
Par M. A. Aksakow

1 vol. avec planche : prix 4 francs. *En vente à la Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée d'Antin, Paris.*

Un volume de M. Aksakow est toujours bon à étudier. Aussi venons-nous de lire attentivement celui dont nous indiquons ci-dessus le titre.

Tout ce volume roule sur un cas de dématérialisation extrêmement curieux, observé en décembre 1893, dans une séance donnée à Helsingfors (Finlande).

Pendant que des formes humaines se matérialisaient aux yeux des assistants, le médium, Mme d'Espérance, voyait avec stupeur ses pieds et ses jambes disparaître et faisait constater cette dématérialisation partielle par cinq ou six personnes de la société.

M. Aksakow conclut de ce fait, unique dans les annales du spiritisme, qu'il est « complètement logique d'admettre que le degré de matérialisation d'une apparition corresponde au degré de dématérialisation du médium. »

Et il ajoute :

« Si, en conséquence, la matérialisation de la forme humaine qui apparaît est complète, la *dématérialisation du médium doit aussi être complète*, ou tout au moins doit aller jusqu'à un degré tel qu'il pourrait devenir *invisible* pour nos yeux, si l'on voulait s'assurer de son état pendant ce phénomène.»

Nous ne pouvons être absolument de l'avis de M. Aksakow en cette question. D'abord nous ferons remarquer que, dans le cas de Mme d'Espérance, les pieds et les jambes seuls se sont dématérialisés et que le buste du médium est resté *visible et tangible*. Cependant la matérialisation des Esprits avait été *complète*, si nous avons bien lu.

D'ailleurs on a pu (assez rarement il est vrai) constater, dans les séances de matérialisation, la présence simultanée du médium et de la forme matérialisée.

M. Aksakow dit lui-même, page 206 de son livre :

« A une séance avec M. *Monck*, en présence et sous les yeux des assistants, il se forma, sortant du côté gauche du médium, une figure masculine. *Le médium resta tout le temps visible* et la lumière était bonne. La forme se matérialisa *complètement* et son visage, ses mains et ses pieds furent examinés à la pleine lumière du gaz ; de plus elle donna une preuve de sa force en soulevant à tour de rôle les assistants de leur siège.»

Cela suffit, ce me semble, pour établir qu'on ne saurait ériger en loi la dématérialisation du médium correspondant, degré à degré, à la matérialisation de la forme périspritale qui se manifeste par son intermédiaire.

Certes, l'esprit puise dans le médium, comme dans l'assistance (et ailleurs aussi, sans doute) les fluides nécessaires à sa matérialisation ; mais il ne s'ensuit pas forcément que le médium doive voir sa forme corporelle se dissoudre quand celle de l'esprit se matérialise.

C'est la seule objection que nous devions faire à la théorie de M. Aksakow, un peu trop absolue selon nous.

Quant à l'ensemble de son ouvrage, il est écrit avec une méthode excellente, un souci profond de la vérité, et nous le recommandons très vivement à l'attention des chercheurs consciencieux.

A. Laurent de Faget.

Le Gérant : A. BOYER. Imprimerie Lucien Duc, 35, rue Rousselet, Paris.